

DAN GOSSELIN

# Frenchie

UN QUÉBÉCOIS DANS LE GANG D'AL CAPONE

**BASÉ SUR DES FAITS VÉCUS**

 LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

## Avant-propos

J'aime me promener dans les quartiers du Vieux-Lévis, celui de mon enfance au pied de l'Hôtel-Dieu, qui est aussi celui où ma mère a grandi, et ceux plus à l'est, jusqu'à la paroisse Christ-Roi, où est né mon père. Arpenter ainsi ces rues me fait revivre des souvenirs heureux. Je revois des images fixées dans ma mémoire, des maisons et des décors dont certains n'ont guère changé, des petits commerces d'appoint qui durent encore et ajoutent au pittoresque de l'endroit, que je continue de croire incomparable.

Pas de nostalgie pour moi, mais plutôt des séquences en flash-back d'un enfant audacieux, curieux de tout ce qui faisait son monde. J'étais, à ma mesure, un aventurier au caractère indomptable, insouciant du péril qui me guettait lors de mes échappées interdites. Je me rappelle notamment ma première grande excursion. À peine en mesure d'enfourcher mon tricycle, j'avais pris pour destination la côte du Passage et plus exactement une petite maison blanche au toit noir que je venais de connaître. C'est là, au 121, que résidaient ma tante Jeannette et Paul, avec qui elle partageait sa vie.

Mais mon aventure a tourné court. J'avais franchi les deux kilomètres qui séparaient la rue Montcalm de mon objectif, mais deux agents de police ont eu vite fait d'aborder le garçon de quatre ans que j'étais, seul à l'angle de rues achalandées.

Après avoir eu toutes les difficultés du monde à me faire monter dans leur voiture, ils m'ont raccompagné chez moi. Alors qu'elle s'approchait de la voiture de police, ma mère m'a aperçu à travers la vitre de la portière. J'étais infiniment déçu par la tournure des événements, mais tout de même satisfait de la compensation qu'on m'avait consentie. En effet, à court d'arguments et d'astuces, les policiers, voulant me convaincre de les suivre, m'avaient soudoyé avec un immense sac de bonbons.

Néanmoins, ni cet échec ni les remontrances qui ont suivi n'allaient atténuer ma fascination pour Paul Lafrenais. Cet homme avec qui ma tante vivait, et que j'appelais conséquemment « mon oncle », allait avoir sur moi une influence considérable. Depuis ma première visite chez la sœur aînée de ma mère et jusqu'à l'adolescence, nos échanges ont été nourris d'anecdotes et d'états d'âme. Cette connivence des plus improbables est devenue source de récits que je n'aurais pu entendre nulle part ailleurs. Au fil des ans, malgré mes jeux, l'école, mes camarades, puis les sports et les filles, jamais cette complicité ne m'a semblé banale.

Chaque fois, les exploits d'enfant que j'exposais fièrement à Paul semblaient produire un effet sur sa mémoire. Il ne pouvait s'empêcher de faire allusion devant moi à des périodes lointaines de sa vie, d'un autre ordre, certes, mais ô combien fascinantes ! Cet homme déjà âgé, à l'allure unique, non seulement me semblait sortir d'une autre époque, mais il m'apparaissait singulièrement différent des autres hommes que je connaissais. Affaibli et amaigri qu'il était par la vieillesse et la maladie, il dégageait toutefois une force nerveuse sous son calme apparent. Son sourire affable et son regard parfois narquois pouvaient s'effacer en un instant, sur le coup d'une simple contrariété. Mais il s'emportait rarement, trop avare de mots et d'émotions pour se mettre en colère, trop soucieux de l'image qu'il soignait en toutes circonstances.

Voilà donc que cet homme infiniment flegmatique se laissait fasciner par un garçon désinvolte, frondeur et rieur. Paul Lafrenais baissait sa garde... Au fil des ans, les précautions immenses qu'il prit pour éviter d'aborder les aspects les plus sombres de sa vie devinrent moins habiles. Sans doute mes questions d'enfant se faisaient-elles plus précises et pertinentes. Des secrets furent dévoilés et, avec eux, bien des cauchemars que Paul aurait sans doute souhaité laisser là où il les avait enfouis.

Avec le temps aussi, ma curiosité est devenue peu à peu de l'admiration et notre relation s'est transformée en une véritable amitié. À maintes reprises, la richesse du personnage qui s'ouvrait à moi me laissait entrevoir une époque et des événements qui fascinent encore aujourd'hui nombre d'historiens, d'auteurs et de producteurs : les gangsters, la prohibition, le jeu et l'argent. Toutes ses anecdotes hautes en couleur, pleines de descriptions détaillées, me transportaient en quelques mots dans un monde d'intrigues infinies !

Il a pourtant fallu bien des années pour que je me décide à écrire cet ouvrage. M'appuyant sur mes souvenirs des conversations que j'ai eues avec mon oncle entre 1977 et 1986, sur des photos et de longues recherches, j'en suis arrivé à retracer le parcours étonnant de Paul Lafrenais et son ascension au sein de l'Outfit de Chicago, l'organisation d'Al Capone et de Johnny Torrio. Pour que le récit donne une idée juste de l'époque et des événements, mais aussi de l'homme qui en est le personnage principal, j'y ai intégré des réflexions et des dialogues que j'ai souhaités les plus vraisemblables possible. J'ai aussi cru bon de rapporter certains de nos échanges parmi ceux qui m'ont le plus impressionné et qui ont marqué notre relation.

Voici donc, pour la toute première fois révélé, le récit d'une vie marquée par la violence et l'ambition, une vie à l'index.



En 1924, Paul est au sommet de sa forme.



Paul au moment de reprendre la route vers le Québec, en 1926.



Paul (à l'extrême gauche) à l'occasion d'une de ses nombreuses visites à Montréal.



De retour au Québec, Paul (à droite) a troqué son flamboyant coupé pour une voiture plus discrète.

## CHAPITRE 1

# Un mauvais aiguillage

Le jeune garçon s'était assis dans la pénombre entre deux caisses, contre la paroi du wagon de marchandises. Léopold Lafrenais avait quinze ans. Il avait pour tout bagage un *duffle bag* usé, contenant pour l'essentiel des bottes de travail, des vêtements laineux, des articles de toilette et quelques photos rangées soigneusement par sa mère. Pour tout argent vingt-cinq dollars, des économies qu'elle gardait à la maison et qu'elle lui avait remises en secret.

Cheminot et contremaître au triage, son père avait su faire ce qu'il fallait. Dix minutes à peine avant que le train ne s'engage, il avait fait monter Léopold furtivement à bord de ce wagon d'un convoi en direction de l'Ontario. Une fois là-bas, son fils pourrait, à la faveur d'un arrêt en gare, se faufiler dans la section « passagers » du train mixte et descendre plus loin, dans la ville de son choix. Du moins, sinon une ville, un lieu où entreprendre seul une nouvelle vie.



La montée d'adrénaline provoquée par les événements de la journée se calmait peu à peu, au son du roulement cadencé du

train sur les rails. Pour l'instant, Léopold repassait les événements dramatiques qui l'avaient amené à partir ainsi dans la nuit. Il revoyait son irruption dans la banque, ses menaces à la pointe d'un énorme fusil de chasse, sous le regard stupéfait des caissiers, la liasse de billets que lui avait nerveusement tendue le directeur de la succursale... Toute cette séquence lui faisait réaliser que la cavale, qu'il avait tant espérée, comptait pour l'essentiel de son butin.

Car, de butin en argent, il n'y en avait pas. Inconscient, Léopold avait choisi pour son braquage la Banque de Montréal où son père détenait un compte. Dans l'émoi suscité par les événements, il sembla au directeur reconnaître l'adolescent. Pour éviter un drame, il avait préféré remettre à peine plus de 300 dollars à celui qu'il qualifiera plus tard de « jeune apache ». C'était bien peu, compte tenu de tout l'argent alors dans les coffres et destiné à la paie des travailleurs le lendemain.

Le directeur connaissait bien le père de Paul, qui était un homme apprécié dans sa communauté. Il se rendit donc sur son lieu de travail afin de lui faire part du hold-up commis par son fils. En toute amitié, et puisqu'il n'y avait pas eu d'incident malheureux ni beaucoup de témoins, il lui avait proposé de ne pas porter plainte à la police s'il parvenait à lui retourner l'argent.

Au cours des journées qui suivirent, tout sembla revenir à la normale. Tout, sauf le moulin à rumeurs qui colportait déjà dans la ville que le jeune Lafrenais était un bandit ! Ses parents se sentirent impuissants face à l'opprobre ainsi jeté sur leur fils, sorti de sa cachette. Craignant que la police ne s'en mêlât, ils convinrent qu'il valait mieux pour Léopold de quitter le Québec pour un temps.

Aux yeux du jeune homme, cette crise allait bientôt faire de lui un affranchi, enfin libéré de sa révolte profonde contre une vie moins qu'ordinaire, sans avenir, à laquelle il se sentait condamné. Dans son quartier de Lévis, il n'y avait que des familles d'ouvriers peu aisées et des jeunes semblables à lui,

sans études et sans travail non plus. Rien ne le rebutait plus que l'intention de son père de le voir un jour travailler comme serre-frein dans la cour de triage.



À l'automne 1920, il régnait au Québec un lourd climat de morosité et de grisaille économique. Tout comme le nombre de chômeurs, l'indice de misère était élevé. On se remettait difficilement du conflit mondial, tandis que de nombreuses familles avaient été endeuillées par la grippe espagnole.

À Lévis comme ailleurs, on tentait de s'en sortir tant bien que mal. Dans le quartier ouvrier, ceux qui s'en tiraient le mieux travaillaient à l'usine Carrier & Lainé, au chantier maritime Davie ou pour le National Transcontinental Railway. L'avenir dans le rail se faisait plus prometteur depuis l'inauguration, en 1917, du pont ferroviaire reliant le quartier Saint-Nicolas, sur la Rive-Sud, au secteur ouest de la ville de Québec. Autrement, beaucoup trop de voisins et d'amis des Lafrenais devaient se contenter d'emplois incertains et de tâches journalières.

Et puis, comme un rappel implacable, à portée de traversier, la ville de Québec s'imposait de l'autre côté du Saint-Laurent. Plus que l'autre rive, c'était l'autre monde, celui du gouvernement, des séminaires et des collèges, habité par des fonctionnaires, des professionnels et de grands commerçants. Bref, bien installée sur ses falaises, la ville de la réussite poussait Léopold à penser qu'il vivait du mauvais côté du fleuve, caniveau qui délimitait ses chances.

Cette révolte, nourrie par la volonté bouillante et impatiente qu'il avait de s'en sortir, s'était manifestée alors qu'il était encore très jeune. À onze ans, dans un grand magasin de Lévis, on l'avait surpris à voler une montre. En fait, aucun vendeur ne l'avait vraiment remarqué tant son geste avait été preste et habile. Mais, l'ayant aperçu entrant dans l'immeuble, son père avait été piqué de curiosité et avait décidé de le suivre. Léopold



était ensuite tombé face à face avec lui et, sans même prononcer un mot, lui avait aussitôt remis l'objet dérobé. De retour à la maison, aucune colère, pas même une parole, sinon l'ultimatum d'aller désormais à l'école tous les jours ou de travailler pour contribuer aux frais de la maison.

Ainsi, sans abuser de son autorité, le père de Léopold savait néanmoins se montrer sévère à l'encontre des écarts de son fils. Ses décisions demeuraient sans appel. À quinze ans, l'adolescent méprisait plus que tout cette absence de clémence, ce refus de comprendre. Des gestes nerveux, une conversation limitée et des sautes d'humeur trahissaient chez lui un empressement constant. D'ailleurs sa mère lui disait souvent :

« Pourquoi es-tu toujours pressé, Paul ? Pressé de quoi ? Qu'est-ce qui te tourmente tant ? »

Elle aimait l'appeler Paul. Cela lui paraissait plus moderne, plus séduisant pour l'homme qu'il serait bientôt.



À chaque mille qu'il franchissait, à chaque village et passage à niveau, le jeune Paul s'éloignait d'un monde qu'il méprisait. Certes, ses parents et sa sœur lui manqueraient. Mais tout cet inconnu devant lui et l'optimisme de sa jeunesse lui faisaient penser qu'il reviendrait un jour auprès d'eux pour leur faire profiter de sa fortune acquise. Pour l'instant, il lui fallait choisir où s'arrêter et tenter d'être embauché pour subvenir à ses besoins : un gîte et de quoi manger. Par crainte qu'on le recherche, il souhaitait se cacher loin des villes, peut-être même au plus profond des bois.

Bien que méfiant, Paul engagea la conversation avec un passager, qui lui expliqua à quel point la zone qu'ils traversaient était riche en possibilités pour qui voulait vraiment travailler dur. La ville de Naughton était à considérer. Desservie par deux tronçons de chemin de fer, la région se développait grâce à l'exploitation forestière. Le territoire devait être défriché, et des

francophones arrivaient en grand nombre pour y travailler. À titre d'exemple, la compagnie Portelance Lumber y était depuis peu florissante. Ses contremaîtres préféraient les travailleurs canadiens-français, plus vaillants et moins exigeants. Les cadences étaient lourdes, car la demande pour le bois ne cessait d'augmenter pour les mines, les moulins et l'aménagement de lignes ferroviaires secondaires.

Sans hésiter, Paul descendit du train et se dirigea aussitôt vers un comptoir d'embauche. Il n'avait ni l'expérience ni le physique pour devenir bûcheron. Toutefois, parce qu'il était francophone et baptisé, il profitait de l'égide de l'Église catholique, alors toute-puissante dans le nord de l'Ontario. Le préposé le considéra donc comme une recrue valable aux cuisines, comme coursier d'un camp à l'autre ou à la distribution du courrier.

Dès le lendemain, au petit matin frisquet d'automne, le jeune Lévisien s'ajoutait aux bûcherons professionnels et prenait la direction de la forêt. Des dizaines de milles plus loin, totalement isolé du monde, le camp comprenait tout le nécessaire pour un long séjour : des garde-vivres, des cuisines équipées, des dortoirs confortables et des ateliers d'entretien pour le matériel.

Le maître de chantier assignait à chacun ses tâches et dictait comme autant de commandements les règles comportementales dont le non-respect entraînerait sur-le-champ l'expulsion de tout contrevenant. Paul fut soudainement impressionné et, parmi tous ces hommes rudes, le dur de dur qu'il croyait être redevint le garçon en cavale qu'il était. Néanmoins, il entendait prendre sa place et pour cela, plutôt que de montrer les dents, il lui faudrait se faire rapidement des amis.

Parce qu'il redoutait que la police puisse le rechercher, Paul décida par instinct d'un nom d'emprunt. Sans réfléchir, il opta pour Ernest Leblond. Pour le temps qu'elle dura, cette supercherie lui valut bien des plaisanteries en raison du blond de ses cheveux.

Aux côtés de tous ces gros bras de chantier, il découvrit une communauté bigarrée d'ingénieurs, d'arpenteurs et d'ouvriers spécialisés. C'était un peu comme deux classes de citoyens obligées de se fréquenter par la nature de leurs activités. Il ne semblait exister entre eux aucun irritant majeur, aucune jalousie, car, quel que fût le groupe auquel ils appartenaient, tous étaient bien payés.

Si la majorité parlait français, beaucoup étaient canadiens-anglais ou américains. Paul se lia d'amitié avec un Italien venu des États-Unis, un nommé Lamberto Novello Pacci. Blessé sur les champs de bataille européens en 1917, il avait gagné l'Amérique avec ses parents. En quête de travail comme des milliers d'anciens combattants, il était arrivé à Naughton. Lamberto était de sept ans l'aîné de Paul, si bien que, dans leur relation amicale, il avait inconsciemment pris le rôle d'un grand frère protecteur.



Le premier hiver au camp apporta ses jours de misère. Il faut dire que Paul s'en trouvait un peu épargné du fait de l'attention que lui portaient les hommes du chantier. Indéniablement le plus jeune des lieux, il était en quelque sorte le mousse à bord. À quinze ans, il mesurait 5 pieds 9 pouces, mais son visage trahissait encore sa candeur d'adolescent. Il était donc « le p'tit blond », celui à qui l'on confiait des tâches difficiles pour un débutant comme autant d'initiations.

Malgré tout, les bagarres étant parfois inévitables, Paul fit dans ce nouvel environnement le dur apprentissage du combat aux poings. Il s'était présenté sur place avec plus d'ardeur que de talent, mais à force d'entraînement et de conseils, il comptait bientôt faire partie de ceux que l'on redouterait. Il faut dire qu'il n'avait jamais voulu baisser l'échine devant quiconque. À chaque affrontement, il pen-

sait à sa mère et, malgré qu'il eût « moins de muscles » que quiconque autour de lui, chaque fois qu'on lui en avait laissé l'occasion, plutôt que de consentir à des excuses, il avait foncé vers son malheur. Aussi fréquentait-il régulièrement l'infirmerie du camp.

Puis, à sa grande surprise, il fut choisi comme assistant de Joseph, le *cook* du camp que tous appelaient Joe. Il travaillait de longues heures et ne regagnait son dortoir qu'une fois terminée la mise en place pour le lendemain. En dehors des cuisines et avec Joe comme mentor, le jeune homme apprit à chasser, à piéger et à pêcher. Leurs sorties en forêt lui permirent également de mieux comprendre la discipline d'un chantier ainsi que l'importance de respecter la hiérarchie et d'anticiper le comportement, parfois imprévisible, des gars du camp, ivres ou à jeun.

Joe laissait le jeune garçon utiliser sa carabine et ses cannes à pêche sans restriction. Si ce dernier perdait un nombre incalculable de balles à l'entraînement, il épargnait au cuisinier les longues heures sacrifiées à ramener la viande ou le poisson requis par les travailleurs.

Un matin, Joe insista pour l'accompagner. Dans la même semaine, un homme avait été attaqué et blessé par un ours. Affamés et attirés par la nourriture, de plus en plus d'ours rôdaient dans les parages. L'attaque s'était produite à la brunnante. Alors que l'homme sortait de son dortoir, il avait surpris l'animal tentant d'ouvrir un baril de lard placé à la porte de la « cookerie ». Dérangé et se sentant coincé, l'ours avait bondi sur le bûcheron et l'avait lacéré sur tout le corps. Le cuisinier redoutait maintenant que Paul pût être blessé à son tour en revenant avec les truites qu'il lui aurait demandées.

Joe lui montra comment fabriquer un piège, une cage lourde avec pour seule ouverture un trou juste assez grand pour que l'animal puisse y glisser la tête. À l'intérieur, tout autour du cercle, de courts pieux de bois affûtés pénétreraient dans sa gorge une fois qu'il tenterait de retirer sa tête, après avoir atteint

une immense pièce de viande placée là comme appât. La nuit suivante, ce furent les hurlements de la bête qui réveillèrent le camp entier. Paul et les autres se rendirent sur les lieux pour constater le carnage. L'ours épuisé, ses hurlements, son sang giclant sur les arbustes autour, le spectacle dégoûta Paul, qui ne comprit pas pourquoi personne ne s'empressait d'achever l'animal. Le plaisir sadique qu'il pouvait lire dans le regard des hommes autour de lui le répugna plus encore.

Même chose pour les beuveries à répétition. L'alcool ne l'attirait pas encore. Il avait beau essayer de picoler avec ses compagnons, il n'y trouvait aucune satisfaction, et faisait souvent rire de lui à la façon qu'il avait de boire du bout des lèvres. L'ivrognerie lui était inconnue, et il comprenait mal que tous ces hommes forts, bien droits dans leurs bottes le jour, puissent éprouver du plaisir à rouler sous la table le soir venu.

Dans ce camp, Paul ne s'était pas fait que des amis. Certes, sa ferveur, sa capacité à apprendre vite et à faire ce qu'on attendait de lui l'avaient rendu sympathique aux yeux de la majorité, mais il y avait tout de même des exceptions. Des années plus tard, il aurait toujours en mémoire Wilkins, un chef de chantier :

« Il était grand et gras, pesant au moins trois cents livres, et portait une moustache épaisse et large comme deux gros pinces réunis sous son nez. Toute sa personne m'inspirait le dédain. Il parlait peu. Lorsqu'il s'adressait à un homme, c'était pour lui donner un ordre sec et court. Si une manœuvre maladroite survenait, il s'abattait sur le fautif et pouvait aller jusqu'à le frapper. Il s'acharnait encore davantage sur un francophone. J'ai payé pour le savoir. »

Paul venait à peine de commencer au camp de bois qu'on lui apprit à couper des arbres à la scie à deux. Un jour, alors que deux hommes s'occupaient à atteler les chevaux pour traîner les troncs jusqu'au sentier, l'une des billes avait basculé, frappant un bûcheron au thorax. Wilkins pensa aussitôt que Paul avait causé l'incident. Il s'élança vers lui pour lui asséner un solide

coup de poing au visage. Le garçon tomba sur le dos et se blessa gravement sur une branche. À demi inconscient, il fut ramené à l'infirmerie, où il passa deux jours entiers.

Au cours des heures suivant l'incident, un fait grave vint troubler le camp. Au petit matin, on trouva Wilkins dans un sous-bois, mort et baignant dans son sang. À défaut de suspects et de témoins, car tout le monde dormait alors, les policiers dépêchés sur place conclurent à l'attaque d'un gros animal, en raison des lésions constatées. Le mystère resta entier. Mon oncle se demanda pendant longtemps si cela avait été un coup du sort.

Au printemps suivant, Paul écrivit une première lettre à sa mère. Il la savait capable de ne pas en révéler le contenu ni d'en partager l'origine avec des curieux. Il s'agissait avant tout de la rassurer et il ne voulait surtout pas manquer une occasion de la rendre fière. Même s'il n'avait encore aucun exploit à son actif, aucune richesse acquise, il souhaitait lui faire part de son travail. Ce faisant, il entendait s'affirmer comme un homme de valeur, autre que celui sans cesse jugé et critiqué par son père.

Contre toute attente, il consacrait dorénavant ses journées à l'aménagement de voies ferroviaires secondaires qui relieraient les plus importants sites de coupe aux voies principales allant vers l'Ouest canadien et les États-Unis. Il en connaissait toutes les étapes, du tracé à la confection de l'emprise, de la pose des dormants à la fixation des rails au moyen de *spikes*. Il imaginait tour à tour le grand sourire de sa mère et l'étonnement de son père. Le chemin qu'il avait parcouru en si peu de temps ne pouvait manquer de les impressionner. Sa seule déception demeurerait d'être lié au chemin de fer, d'être exactement là où son père souhaitait qu'il soit. Cette idée lui était insupportable et l'incitait plus que jamais à changer son existence sans tarder.

On le jugea finalement assez costaud pour des travaux d'appoint à ceux des bûcherons. Lamberto et lui furent ainsi déplacés dans un camp plus au nord, vers les Grands Lacs. Une fois

abattus, les arbres devaient être ébranchés, puis coupés en billes. C'est là qu'intervenaient les deux jeunes hommes : à l'aide de chevaux, ils traînaient les billes une à une jusqu'au chemin forestier, où elles étaient chargées sur des traîneaux pour être transportées vers des sites de dépôt ou des rampes de flottage.

Tous ces travaux à la dure avaient eu un effet bénéfique sur le développement physique de Paul. Il « se faisait des muscles » alors que les traits de son visage buriné devenaient lentement ceux d'un homme. Après quelques mois, il participa comme d'autres à des compétitions dont les disciplines étaient toutes associées aux métiers d'usage au camp, par exemple grimper à un arbre afin d'en atteindre la cime le premier. Conscient de la force qu'il acquérait, il lui arrivait d'utiliser un petit miroir, près de son lit, afin de mieux juger de l'expansion de ses biceps et de ses mollets. Un jour, il fut pris sur le fait :

« Attends un peu de sortir du camp, mon gars, lui dit le bûcheron. Tu vas pouvoir t'intéresser à des jambes bien plus belles que celles-là ! »

Incapable de faire les frais des plaisanteries de ses compagnons de dortoir et n'ayant pas appris à contenir sa colère, il avait souri puis foncé droit devant... La carrure des types qu'il côtoyait, assez différente de celle des hommes qui résidaient dans son quartier de Lévis, et le milieu de vie qui ne permettait pas d'écarts de comportement trop fréquents l'incitaient à contenir tant bien que mal son caractère bouillant.

Dans cet environnement aux conditions de travail difficiles, les hommes ne parlaient souvent que de l'essentiel, c'est-à-dire des heures ou des jours nécessaires pour accomplir leurs tâches ou encore du nombre de mois qu'il leur restait là-bas. Mais une solide amitié s'était développée entre Paul et Lamberto, presque à leur insu. À chaque lettre que l'Italien recevait, celui-ci parlait de Chicago et de sa famille installée dans la Petite Italie, de leur vie dans le quartier sud. À ses yeux, Chicago était bien plus

qu'une ville: c'était l'Amérique dans ce qu'elle a de mieux, le carrefour de toutes les promesses. Des immigrants venus de partout avaient cru y trouver leur avenir. Les deux tiers des trois millions d'habitants étaient étrangers ou nés de parents venus de l'étranger. C'est ce qu'avaient fait ceux de Lamberto, fiers d'être aujourd'hui américains et d'avoir un fils devenu héros de guerre pour son pays. Quant à leur fils aîné, Luigi, il travaillait avec son père et veillait aussi sur leur sœur, Giovanna. Les Pacci n'étaient pas riches, loin de là, mais ils avaient ce qu'il fallait pour vivre d'espoir.

Paul avait du mal à comprendre cet attachement, ce besoin qu'avait son ami de se référer sans cesse à sa famille, de présenter comme autant d'exploits des faits pourtant banals, si ce n'est qu'ils se rapportaient à ceux qui l'avaient vu grandir. Ce n'était pas dans son caractère, et cela ne le serait jamais vraiment. Bien sûr, il lui arrivait de penser à sa sœur et à ses parents à Lévis, mais l'idée de retourner vers eux ne lui traversait même pas l'esprit. Lamberto, au contraire, ne ratait jamais l'occasion de parler de son père et de son frère.

« Tu te rends compte, depuis dix ans, ils travaillent à la construction d'immeubles municipaux, à l'élargissement de rues en boulevards et à la rénovation d'usines et d'entrepôts. Ils commenceront bientôt au chantier de la plus haute tour de Chicago.

— Cela ne fera qu'un immeuble de plus.

— Tu parles ! Une tour bien plus haute que le Home Insurance Building et, comme lui, entièrement faite de poutres d'acier comme on en construit à New York. Au cœur du Loop, le quartier des affaires. Tu verras, si tu pars avec moi, tu seras vraiment impressionné. »

Pour la première fois, Lamberto laissait entendre qu'il envisageait de quitter le chantier, une idée qui effleurait Paul de plus en plus souvent, surtout dans les saisons difficiles, alors que les intempéries épuisaient les hommes autant que leur





## BIENVENUE DANS L'UNIVERS DE LA PROHIBITION *MADE IN USA*

**L**évis, 1920. Au terme d'un braquage insensé, un adolescent rebelle saute dans un train. À quinze ans, Léopold Lafrenais ne se doute pas que sa fuite le mènera jusqu'à Chicago, au cœur de l'Outfit, l'organisation d'Al Capone. Des décennies plus tard, un tout jeune Dan Gosselin, son neveu, recueillera les souvenirs, les confidences et les réflexions de l'homme vieillissant, pour reconstituer pièce par pièce le puzzle de son existence. Voici, racontés pour la toute première fois, l'ascension, les démons et les désillusions du Frenchie dans les rangs du monde interlope américain, alors qu'émerge un nouveau type de gangsters dont la cruauté n'a d'égale que la cupidité. Découvrez le récit d'une vie à l'index, vouée au risque, au secret et à l'ambition, entre lampées d'alcool illicite et vapeurs d'opium, autour d'une table de poker d'un speakeasy clandestin.



**DAN GOSSELIN** est un spécialiste des communications et de l'image de marque. Formé en histoire de l'art, il s'est fait connaître comme illustrateur et publicitaire, puis il a fondé sa propre agence. Depuis 2008, il travaille au sein de la fonction publique du Québec à titre de conseiller en communication.



ISBN 978-2-7619-4666-7

